

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **62 (1926)**

Heft 24

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : PIERRE BOVET : *Au pays du message de paix.* — LES FAITS ET LES IDÉES : *Economies ; Frises militaires ; Le D^r W. Pierrehumbert, instituteur ; Pour l'Ere nouvelle.* — MARCEL CHANTRENS : *Collèges et écoles primaires supérieures.* — PARTIE PRATIQUE : P. ROUSSEIL : *Notre pain quotidien. D'où nous vient le blé ? Au moulin.* — *Douze héros et un lauréat.* — LES LIVRES. — *Les Primes de l'Educateur.* — *Almanach Pestalozzi.* — *Table des matières.*

AU PAYS DU MESSAGE DE PAIX

« Nous, enfants du Pays de Galles, envoyons un salut cordial à tous les enfants des autres pays de la terre.

Ne voulez-vous pas, ô vous ! millions de camarades, soutenir de votre juvénile enthousiasme ceux qui, appartenant à toutes les races et à toutes les nations, font tout ce qui est en leur pouvoir pour abolir à jamais et sans effusion de sang les vieilles querelles ? S'ils réussissent dans leur grande croisade, le jour viendra quand nous serons des hommes où, sans haïr ni tuer les autres hommes, nous pourrons être fiers d'appartenir au pays où nous sommes nés.

Vive la Société des Nations, l'amie de toutes les mères, la protectrice de tous les foyers et de la jeunesse du monde entier ! »

Ce message, que beaucoup de mes lecteurs connaissent, a été lancé le 18 mai, ce « Jour de la Bonne Volonté » qui commémore l'ouverture du premier Congrès de la Paix à La Haye. Mais le jour par excellence de la « bonne volonté » n'est-ce pas le 25 décembre, et le message de paix par excellence n'est-ce pas celui de Noël ?

L'occasion me paraît donc heureuse de dire aux maîtres de la Suisse romande quelque chose de l'œuvre de paix que poursuivent depuis cinq ans leurs collègues du Pays de Galles, avec lesquels j'ai eu récemment le privilège de passer deux jours émouvants.

* * *

Le Pays de Galles, *Wales*. Cela me rappelle un souvenir ancien. Je venais de mettre le pied pour la première fois dans les Iles Britanniques et j'y étais reçu par un concitoyen, dont beaucoup de jeunes Suisses de Londres ont apprécié l'accueil, M. Alfred Brauen. Il parlait de la difficulté qu'il avait à trouver de bons employés, de la grande ignorance des jeunes Anglais, d'un petit examen sur la Suisse, auquel il avait pris l'habitude de les soumettre, des réponses singulières qu'il obtenait parfois : « Que savez-vous de la Suisse ? » —

« *Rather hilly* » (assez collineux), disait l'un. — « Où est la Suisse ? » — « *Somewhere in Wales*, quelque part dans le Pays de Galles », avait hasardé un autre.

Bien des Suisses, interrogés sur le Pays de Galles, n'apporteraient peut-être pas dans leur réponse une beaucoup plus grande précision.

« Quelque part en Angleterre... » Ça ne ferait pas du tout l'affaire des Gallois. Le pays de Galles n'est pas du tout en Angleterre. C'est un pays à part, un peuple uni politiquement à l'Angleterre depuis de longs siècles, mais qui a conservé intacte sa conscience nationale. C'est là ce qui fait l'intérêt particulier de l'effort auquel est consacré cet article.

Qu'on me permette donc quelques indications géographiques et historiques.

Deux millions et demi d'habitants. Au nord des comtés agricoles, au sud des districts industriels et miniers : Cardiff, insignifiante il y a un siècle, compte 200 000 habitants.

Ce n'est pas cependant la capitale du pays, qui a toujours été très peu centralisé. Shrewsbury, qui à bien des égards lui a servi de centre, est située au delà de ses frontières.

Les Gallois (*Welches* ou *Cymriens*) sont l'ancienne population de la Grande-Bretagne qui, refoulée dans les montagnes de l'ouest par l'invasion romaine, s'y est maintenue en dépit des Anglo-Saxons et des Normands, soutenant guerre après guerre à travers dix siècles et plus. Le pays fut conquis à la fin du XIII^e siècle par Edouard I^{er} d'Angleterre ; l'histoire raconte qu'il gagna les chefs gallois en leur promettant de leur donner un prince né dans leur pays et ne sachant pas un mot d'anglais. La reine était accouchée la veille d'un garçon ; il fut le premier fils aîné d'un roi d'Angleterre à porter le titre de prince de Galles. Mais ce récit n'a qu'un intérêt anecdotique, car pour deux siècles encore les guerres recommencèrent : les montagnes galloises passaient pour des repaires de brigands. L'avènement des Tudor avec Henri VII mit fin à cet état de choses, car les Tudor (originellement *Twdwr*, nous dit-on) étaient de lignée galloise et leurs sauvages compatriotes leur témoignèrent désormais une loyauté à toute épreuve. En 1535, Henri VIII accorda au Pays de Galles des franchises que les historiens d'aujourd'hui¹ considèrent comme le premier exemple de cette politique généreuse et libérale que l'Angleterre a souvent, pas toujours, su appliquer à ses anciens ennemis. Il fallait quelque hardiesse pour donner à ces gens, que l'on

¹ W. Llewelyn Williams. *The Making of Modern Wales*. Londres 1919.

n'arrivait pas à mater, le droit de choisir leurs propres juges de paix. La langue anglaise, à vrai dire, devint la seule langue des tribunaux et du gouvernement. Elle ne pouvait pas, pourtant, à ce moment-là, se comparer pour la richesse de sa littérature au vieux parler celtique qu'avaient illustré les bardes. Les députés gallois devaient siéger à Westminster côte à côte avec ceux des communes anglaises. C'était soixante-dix ans avant que les Ecossais y déléguassent les leurs. Toute l'histoire parlementaire de l'Angleterre a dès lors été vécue par le Pays de Galles.

La Réformation anglaise trouva d'abord les Gallois très réfractaires. Longtemps ils restèrent catholiques. C'est à un Gallois qu'est due la renaissance de l'ordre des Bénédictins qui, concurremment à la Société de Jésus, devait travailler à la contre-réformation. Mais bientôt ce fut plutôt dans les sectes dissidentes que se manifesta l'esprit d'opposition et la ferveur religieuse du pays. Le réveil de Wesley fut particulièrement profond. Depuis 1811 l'Eglise qui groupe la grande majorité des Gallois est celle des méthodistes-calvinistes. Le recensement de 1915 indiquait un quart d'anglicans et trois quarts de non-conformistes. Il y a trente ans, le gouvernement libéral fit voter le « desétablissement » de l'Eglise anglicane au Pays de Galles. Si c'était porter atteinte à l'œuvre ecclésiastique d'Henri VIII, on achevait ainsi son œuvre politique. Des réveils récents ont montré que cette séparation de l'Eglise et de l'Etat n'avait pas nui à la vie religieuse du pays.

Celle-ci a de tout temps été très étroitement liée à la langue nationale, au gallois. La persistance de cet idiome est pour l'historien un sujet d'étonnement. Au XVII^e siècle, il paraissait condamné. Aujourd'hui, il est plus vivace que jamais. Sans doute le nombre des gens qui ne parlent pas l'anglais diminue rapidement. Il n'y en a plus guère qu'un demi-million, mais le total de ceux parlant le gallois (monoglottes et bilingues) s'élève encore à 37 % de la population du pays. C'est beaucoup si l'on tient compte du fait que la langue des écoles est exclusivement l'anglais. (Un mouvement se dessine, appuyé par de très intéressantes recherches sur les effets psychologiques du bilinguisme, pour donner, dans les districts gallois, le premier enseignement dans la langue maternelle en différant l'enseignement de l'anglais jusqu'à l'âge de neuf ans, et pour introduire le gallois dans les districts anglais aussi.)

C'est que le gallois est la langue de l'Eglise et de l'école du dimanche, et que celles-ci gardent sur ce peuple religieux une emprise considérable.

Les Gallois sont des poètes et des chanteurs. Il n'est pas de village, nous dit-on, où l'on ne trouve un artisan qui voue ses loisirs à composer des poèmes. Les concours d'improvisation littéraire et musicale, les *eistedfodd* locaux, régionaux, nationaux réunissent d'immenses auditoires. Pas de localité, si petite soit-elle, qui n'ait son assemblée de poésie, comme chez nous sa société de tir, de gymnastique ou de chant.

En matière scolaire le Pays de Galles est entièrement indépendant. Il a depuis 1907 son Board of Education distinct de celui d'Angleterre, ses programmes, ses inspecteurs. Pour l'enseignement supérieur, les Gallois du XIX^e siècle ont su se donner une Université nationale unique en fédérant les quatre collèges d'Aberystwyth, Bangor, Cardiff et Swansea. Ils ont une superbe bibliothèque nationale à Aberystwyth, un Musée, dont on dit le plus grand bien, à Cardiff. Les écoles publiques, primaires et secondaires, sont fréquentées par tout le monde : le fils du pasteur et du médecin y voisine avec celui de l'artisan et du fermier. Point de ces collèges aristocratiques qui perpétuent en Angleterre les distinctions de classes. Leurs habitudes scolaires et ecclésiastiques font des Gallois un peuple éminemment démocratique. Mme Lloyd George, chancelière de l'Échiquier tutoyait les paysans avec lesquels elle avait été à l'école. Si ce n'est pas peut-être pour étonner beaucoup de Suisses, en terre britannique cela se raconte avec émerveillement.

Le sentiment national est donc très intense. Il doit même y avoir quelque part des *sinn fein*, des autonomistes qui réclament un *home rule* ; il ne paraît pas néanmoins que le mouvement soit très marqué. Il n'a pas, semble-t-il, d'injustice ou d'oppression à quoi s'accrocher.

Il faut connaître quelque chose de cette atmosphère intensément nationale et patriotique pour comprendre l'originalité de l'œuvre entreprise par l'Association galloise pour la Société des Nations et en particulier par son Comité pédagogique consultatif.

Qu'est-ce que ce Comité ? Un groupe d'hommes, — vingt ou trente, — directeurs d'écoles primaires, secondaires et normales, professeurs d'Université, fonctionnaires du Département de l'Instruction publique — qui se tutoient tous, ou à peu près, et qui collaborent admirablement.

A l'arrière-plan de leur action, trois choses. Une institution, la *Welsh School of Social Service*, une conférence qui s'assemble

tous les étés pour discuter dans un esprit de courage et de liberté les problèmes sociaux du pays, sans éviter les plus brûlants. C'est de cette conférence qu'est sorti le Comité pédagogique.

Un homme d'infiniment de finesse et de grâce, le secrétaire de la Welsh School et de l'Association pour la Société des Nations le révérend Gwilym Davies. Une maison, Gregynog Hall, dans un vallon charmant, à 15 km. de la voie ferrée, manoir spécialement consacré aux œuvres de paix par un membre du Parlement, M. David Davies, grand propriétaire de mines et de chemins de fer. Depuis cinq ans le Comité y est plusieurs fois par an, pour deux ou trois jours de suite, l'hôte des demoiselles Davies, dont l'hospitalité est aussi généreuse que discrète.

Cette année, pour passer en revue le travail accompli pendant cinq ans, le comité avait invité quelques hôtes du dehors. J'ai eu ainsi le privilège de rencontrer à Gregynog, MM. Nitobe, de la Société des Nations, Castillejo, de Madrid, Ch. Garnier, de Paris, Small, de Bruxelles. Chacun d'eux était porté au programme pour une causerie sur l'esprit international dans son pays ou sur quelque sujet en rapport avec l'éducation pacifique.

Mais ce qui nous intéressait surtout, c'était l'œuvre des Gallois eux-mêmes.

Elle remonte au mois de janvier 1921 et se rattache à une circulaire lancée à ce moment-là sur la nécessité de faire connaître la Société des Nations dans les écoles. En mai 1922, la Conférence du service social prend l'affaire en main et réunit pour la première fois à Gregynog son comité d'éducation. Le Dr Maxwell Garnett, secrétaire de l'association anglaise, y assiste. On ne tarde pas à constater un accord profond sur les principes : montrer aux enfants le progrès de la société humaine, de l'individu isolé à la Société des Nations, mettre l'histoire nationale au service de l'histoire humaine. L'élaboration de ces idées a donné lieu successivement à une brochure destinée aux maîtres : « Les instituteurs et la paix du monde », à des suggestions — très largement répandues et traduites dans toutes les langues — pour un cours sur la Société des Nations, à un programme d'histoire et d'instruction civique pour toute l'école primaire¹.

Nous avons déjà rappelé le touchant message de paix lancé chaque année par T. S. F.

¹ Le Bureau International d'Éducation comme la Ligue galloise elle-même, 10. Richmond Terrace, Cardiff, se feront un plaisir d'adresser gratuitement des documents à qui les leur demandera.

Un grand nombre d'autres projets sont à l'étude : un programme d'histoire pour les écoles secondaires où l'histoire générale (si complètement négligée jusqu'à ces toutes dernières années dans les écoles britanniques) se place parallèlement à l'histoire d'Angleterre et à l'histoire du Pays de Galles, — la composition de monographies des divers pays d'Europe pour lesquels le distingué professeur de géographie d'Aberystwyth, M. Fleure, s'assurera la collaboration de maîtres étrangers afin d'être certain que chaque pays sera présenté comme il désire l'être, — un plan de lectures à recommander aux écoliers pour les initier aux chefs-d'œuvre de la littérature universelle, — des cours dans les écoles normales sur la façon d'« enseigner » la Société des Nations, — une « école d'été » consacrée aux questions internationales et siégeant au Pays de Galles, — une enquête psychologique, déjà commencée, sur les sympathies et les antipathies nationales des enfants et leurs origines, — un programme pour les écoles d'adultes qui fleurissent au Pays de Galles...

Cette énumération suffit à faire sentir l'enthousiasme qui animait les réunions d'affaires de Gregynog Hall. Mais l'esprit de la réunion, cet impondérable si difficile à traduire par des mots, s'est manifesté d'une façon particulièrement frappante au culte du dimanche matin. Le révérend Hubert Morgan, qui présidait, est directeur des études « extramurales » du Collège d'Aberystwyth. Cela signifie qu'il est chargé du service d'extension qui doit faire bénéficier les campagnes de la science dont l'Université a la charge. (Il est, par parenthèse, singulièrement au fait de ce qui se pense et s'écrit chez nous, et le pasteur suisse de Londres l'a arrêté un jour en plein métropolitain, stupéfait de lui voir lire la brochure de Sainte-Croix, consacrée à Gaston Frommel). M. Morgan avait pris pour texte la parole bien connue d'Esaië : « Enfonce tes pieux et étends tes cordages ». A mesure que notre horizon s'élargit, que notre regard dépasse le cercle étroit de notre tradition nationale, il faut sous peine de diletantisme et de stérilité que nous approfondissions nos convictions personnelles.

Il n'y a pas incompatibilité entre la largeur et la profondeur, entre l'attachement au sol natal et l'esprit de fraternité humaine. C'est la leçon que m'ont enseignée aussi les cantiques chantés à Gregynog. Un admirable poème de paix sur l'air, si souvent sans doute associé à des sentiments tout autres, de l'ancien hymne russe : *Boje Tsara krani*, n'est-ce pas là déjà un symbole ? Mais en feuilletant mon recueil j'en ai trouvé à la page précédente un plus frap-

pant encore, le *God save the King* classique, mais complété et, si j'ose dire, sublimé. Aux trois strophes dynastiques : « Dieu protège le Roi », s'en est ajoutée une autre qui appelle les bénédictions divines sur la terre elle-même et sur le peuple, puis une autre encore, qui était toute la leçon de Gregynog et tout son programme : « Notre roi, notre peuple, — pas seulement le nôtre, mais toutes les nations, toutes les patries. »

« ...Une bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple : ...Paix sur la terre ».

P. B.

LES FAITS ET LES IDÉES

Economies... — Le Conseil national vient de supprimer les 7000 francs qui étaient prévus au budget comme subside au Congrès de Zurich du Schweizerischer Lehrerverein. Nous regrettons vivement cette décision malheureuse et nous nous solidarisons avec nos collègues de la Suisse allemande.

Frises militaires. — Le Grand Conseil genevois s'est ému du geste de M. André Oltramare, chef du Département de l'Instruction publique, qui a fait enlever des classes les frises militaires. Ces frises ne faisaient peut-être pas grand mal et sans doute peut-on les contempler longuement sans devenir pour autant militariste à tous crins. Mais si l'on réfléchit à l'importance du moment où nous vivons, où tout le possible doit être tenté pour empêcher le retour des horreurs de la guerre et pour orienter les esprits vers l'entente entre les peuples, on comprend la décision de M. Oltramare.

Le Dr W. Pierrehumbert, instituteur. — L'Université de Bâle vient de reconnaître le mérite éclatant de l'auteur du *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*. Elle a nommé notre collègue docteur *honoris causa*. Toutes nos plus vives félicitations.

Pour l'Ere nouvelle. — La « Revue des pionniers de l'éducation », que M. Ad. Ferrière dirige avec tant de maîtrise, paraîtra désormais tous les mois.

ALB. C.

COLLÈGES ET ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES

Quelque lassitude que doivent éprouver les instituteurs vaudois d'une polémique engagée ici-même et dans la *Revue* à propos de mon rapport sur « l'École unique », la réponse de M. Chevallaz, parue dans l'*Educateur*, m'oblige à préciser très brièvement et une dernière fois ma pensée.

1° Je n'en ai — et n'en ai jamais eu — qu'à deux ou trois collèges, dont je sais pertinemment et dont les collègues de M. Chevallaz ont convenu eux-mêmes, que leurs élèves sont d'une moyenne intellectuelle au-dessous de la portée des études secondaires.

2° Pour que ces quelques collèges-là pussent subsister à juste titre, il faudrait que la gratuité de leurs études, au moins, en permît l'accès à tous les bons éléments de l'école primaire désireux d'entreprendre ensuite des études supérieures.

3° Tant que cette condition n'est pas réalisée, je ne puis admettre que ces

collèges aient leur raison d'être : des classes primaires supérieures gratuites, démocratiques, et dont le programme répond suffisamment au désir du plus grand nombre de leurs élèves les remplaceraient avantageusement.

4° Je ne suis pas plus hostile aux vrais collèges que M. Chevallaz ne l'est aux classes primaires supérieures. J'ai toujours vivement engagé les parents de mes meilleurs élèves à y envoyer leur fils ou leur fille. Et la S. P. V. s'emploie activement, depuis quelques années et sur ma propre suggestion, à intéresser l'initiative privée à leur recrutement. J'espère de tout mon cœur que ses efforts dans ce sens aboutiront dans un avenir prochain.

M. CHANTRENS.

PARTIE PRATIQUE

Désireux de développer notre *Partie pratique*, nous sommes très heureux de la collaboration de M. Rousseil, qui nous donnera une série de leçons sur les métiers. Une large part y sera faite à l'orientation professionnelle, à l'ordre du jour partout.

A la suite d'une entente avec le Département de l'Instruction publique de Genève, nous commencerons très prochainement la publication d'un important travail pratique sur l'enseignement de la composition française. (*Réd.*)

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

D'où nous vient le blé ?

Peut-être nos élèves seront-ils surpris d'apprendre que nos champs ne produisent qu'une assez faible partie du blé nécessaire à la consommation du pays (environ $\frac{1}{4}$). En dire rapidement les raisons : surface cultivable restreinte ; climat trop humide de la Suisse orientale.

On donnera une idée de l'importance de la consommation du blé dans un pays tel que le nôtre en faisant compter la quantité nécessaire pour un jour, puis pour une année, sur les bases d'une ration journalière moyenne de 375 grammes de froment (ou de pain) et d'une population de 4 millions d'habitants environ : 150 wagons par jour, 54 750 pour une année (1 wagon = 10 000 kg.).

Données exactes pour 1925 :

Production du pays en froment et épeautre (évaluation du	
Secrétariat suisse des paysans)	14 500 wagons
Importation (statistique officielle)	40 838 »
Consommation totale	55 338 wagons

La moitié de nos importations proviennent du Canada (20 707 wagons) ; un tiers des Etats-Unis (14 100 wagons) ; la République Argentine, l'Australie, la Russie nous fournissent presque tout le reste. L'importation de Hongrie, de Roumanie, de France est quantité négligeable.

Rappeler aux élèves les difficultés d'approvisionnement pendant la guerre, le rationnement, le pain noir, les mesures prises pour encourager la culture du blé dans notre pays. Leur parler éventuellement du monopole d'importation (dont le sort sera fixé quand ces lignes paraîtront).

Les chiffres cités pourront leur donner une idée de l'importance de la question et leur expérience journalière leur fera saisir la portée de cette expression prise au sens propre : notre pain quotidien.

Comment se fabrique ce pain dont nous ne saurions nous passer ?

Au moulin.

I. Une installation moderne.

Si vous demandez à vos élèves ce qu'ils savent d'un moulin, vous n'obtiendrez probablement, à moins qu'ils n'en aient visité un, que des réponses assez vagues, réminiscences de poésies ou de lectures, bien éloignées de la réalité actuelle. Le temps des moulins à vent de Provence a fini avec maître Cornille et celui des moulins à eau de notre pays, au joyeux tic tac, est bien près d'être révolu.

Un moulin moderne est une usine bourdonnante et trépidante, dont le moteur électrique est l'âme.

Dans la partie inférieure de l'installation sont les moulins proprement dits. Les anciennes meules de pierre sont de plus en plus abandonnées. En rappeler dans les grandes lignes le fonctionnement, avec croquis. Remarquer la délicatesse du travail de *taille des meules* qui doivent pouvoir jouer l'une sur l'autre à une distance d'environ un millimètre sans se toucher. Les très anciennes meules se faisaient en pierre du pays (grès de la Molière, près Estavayer). On utilise aussi depuis longtemps des silex de France. Signaler quelques inconvénients des meules de pierre : difficulté de se procurer la matière première ; poids énorme ; perte de force motrice par le frottement, qui entraîne par ailleurs l'échauffement de la farine et l'obligation de faire circuler un courant d'air *entre les meules* ; danger et difficultés des travaux de montage et de démontage du moulin ; interruptions du travail pour la *retaille*, etc.). Le moulin à meules sert encore à certains usages spéciaux (mouture des recoupes et remoulages).

Les moulins modernes sont constitués par des cylindres cannelés ou lisses en acier ou en porcelaine très dure, couplés par paire. Toute installation industrielle comprend un certain nombre (au minimum six à huit) de ces paires de cylindres, diversement réglées. Avantages : utilisation plus régulière de la force motrice ; suppression de la plupart des inconvénients des meules ; mouture plus propre.

Les anciens *blutoirs* à mouvement de va-et-vient sont souvent remplacés par des appareils à mouvements plus complexes (plan-richter) ; les différents produits de la mouture y sont séparés par des cribles formés le plus souvent de toiles de soie à mailles carrées plus ou moins larges, tendues sur des cadres.

Le blé et les produits de mouture sont transportés d'un appareil à un autre, du rez-de-chaussée de l'installation aux étages supérieurs, par des courroies munies de godets. (Régularité, diminution de l'effort imposé aux ouvriers.)

En outre l'installation comporte des silos à blé, des appareils de nettoyage, des locaux pour les produits de la mouture, etc.

II. Les opérations de mouture.

La mouture du blé est moins simple qu'on ne se le figure parfois. Elle comprend toute une série d'opérations.

Le blé est d'abord *nettoyé* dans plusieurs appareils qui le débarrassent des balles, des pierres, de la terre, des graines étrangères, de la poussière et même des poils qui garnissent l'une des extrémités du grain. Pour assurer une plus longue conservation de la farine, on en extrait parfois aussi le germe.

Enfin, s'il est très sec et dur, il est humecté pour éviter un échauffement excessif pendant la mouture.

Le blé est ensuite *moulu* par cinq ou six passages successifs dans les moulins à cylindres, alternant avec autant de blutages. Les cylindres cannelés vident progressivement l'enveloppe de son amande. Le blutage sépare les produits de la mouture en trois catégories principales : le *son*, les *gruaux* ou semoule (fragments d'amande) et la *farine* proprement dite.

La farine recueillie au blutage est de moins en moins blanche à mesure que la mouture avance.

Les gruaux, débarrassés par l'action d'un courant d'air des fragments d'écorce (sassage) sont moulus à nouveau entre des cylindres lisses (convertissement) et donnent également de la farine.

III. *Les produits de la mouture.*

On classe les farines suivant leur blancheur en : fleur, première, seconde, troisième, quatrième. Viennent ensuite les *issues* ou *bas-produits* : les recoupes (fin son riche en farine) et le son.

La farine *complète* s'obtient par le mélange des diverses qualités de farine (à l'exception de la quatrième).

La farine *entière* ou *boulangé*, utilisée à la fabrication des pains dits de son, comprend en outre une partie du son.

La mouture rend 65 % environ de fleur de farine ou 75 à 82 % de farine complète.

IV. *Le métier de meunier.*

Le travail du meunier est assez pénible, bien que les installations mécaniques réduisent les efforts physiques imposés à l'ouvrier (manipulation des sacs). De plus, le meunier respire constamment un air chargé de poussière.

Le métier de meunier exige des hommes robustes et vigoureux, en parfaite santé, exempts de hernies et de varices, et qui ne craignent pas les efforts. Le meunier utilise fréquemment son odorat et son toucher pour distinguer les qualités de farine et de froment.

Travaillant constamment parmi des machines, il doit être attentif et prudent.

Les conditions actuelles de l'industrie de la minoterie poussent à une concentration toujours plus grande entre un certain nombre de maisons importantes et bien outillées, au détriment des moulins de second rang ; de sorte que les chances de se créer une situation indépendante vont en diminuant.

Pour obtenir de l'avancement comme contremaître, éventuellement comme gérant, l'ouvrier meunier doit connaître à fond son métier, être capable de diriger du personnel et posséder des connaissances qui lui permettent de tenir une comptabilité parfois assez compliquée.

(A suivre.)

P. ROUSSEIL.

DOUZE HÉROS ET UN LAURÉAT

Nos lecteurs se souviennent sans doute du concours américain dont l'*Educateur* a publié le texte dans son numéro du 3 octobre 1925.

Les journaux nous apportent des nouvelles du résultat. Les douze héros de l'humanité qui ont obtenu le plus de suffrages parmi les écoliers du monde

entier sont (nous ne connaissons pas l'ordre) : Socrate, Jeanne d'Arc, Gutenberg, Colomb, Stephenson, Franklin, Washington, Lincoln, Livingstone, Florence Nightingale, Pasteur et Wilson.

Le Comité américain a récompensé les auteurs des meilleures compositions sur chacun de ces héros. Trois sont des Européens : un Bulgare, un Français et un Genevois, Paul-Edouard Puhl, élève de M. Quellet (VI^e forte de l'Ecole de la rue Hugo de Senger, à Plainpalais), l'écolier du monde qui a le mieux parlé de Gutenberg. Cela lui vaut une somme de 100 dollars et une médaille d'or.

Nous sommes heureux de le féliciter. Elu il y a quelques mois boursier de la fondation « Pour l'Avenir », notre jeune concitoyen mérite à tous égards la distinction dont il est l'objet.

LES LIVRES

Antoine BIÉTRIX. **Huzon de Pleujouse et Alie d'Asuel, ou moines et seigneurs au XIII^e siècle.** Ouvrage refondu et corrigé avec approbation de l'auteur, par Geoffroy FERRIER, ancien professeur. — Imprimerie Favre et Crelier, St-Imier. Un vol. de 400 pages, avec une carte et 29 illustrations, 10 fr. ; pour le corps enseignant, 8 fr.

Le roman historique annoncé par l'*Educateur* vient de paraître. Œuvre d'un archéologue de valeur, il est une bonne initiation à la vie au moyen âge. Mais que l'on n'y cherche point un jugement détaché et serein sur les couvents et les moines : mêlé aux luttes confessionnelles qui ont abouti à la guerre du Sonderbund, l'auteur — mort en 1904 — a gardé toute la combativité de cette époque.

En pays hindou : ténèbres et lumière, 60 cent. — **Noël d'Orient**, 25 cent. Lausanne, Mission Suisse aux Indes, rue de Bourg, 35.

Brochures intéressantes, bien composées et bien illustrées.

SIGISMOND WAGNER. **L'Île Saint-Pierre ou l'Île de Rousseau.** Introduction de Pierre Kohler. Spes, Lausanne. — Charmant petit livre que les fervents rousseauistes ne seront pas seuls à lire avec plaisir.

50 chansons et rondes de nos grand'mères pour une voix avec accompagnement de piano, recueillies et harmonisées par L. JULIEN-ROUSSEAU. Fœtisch, Lausanne.

Joli cadeau de Noël que ce recueil de vieilles chansons et rondes, dont plusieurs pourront être utiles à nos collègues du degré inférieur et même du degré moyen.

AGNÈS GIBERNE. **Flossette.** Traduit par Mlle Marie Tabarié. Jeheber, Genève. 3 fr. 50. — Sous sa ravissante couverture illustrée par Boissonnas, cette deuxième édition aura auprès des enfants le même succès que la première.

D^r FR. M. MESSERLI. **Agenda de l'écolier suisse.** (Système Zénith.) G. Luginbühl, Av. Floréal 19, Lausanne, 60 cent.

Simple, pratique, intéressant, éducatif.

MICHEL EPUY. **La maison du chat qui revient.** Spes, Lausanne. 3 fr.

Roman gai, cocasse, de bon aloi ; lecture de famille.

Schweizer Art und Arbeit. Annuaire de la Semaine suisse. Bürgi, Zurich, Wotanstrasse, 10 ; 144 pages, 2 fr. — Très beau fascicule, richement illustré ; collaborateurs triés sur le volet ; articles en allemand, en français et en italien.

GIORGIA PISANI. **L'amour au Parnasse**, d'après la correspondance d'Elisabeth Barrett et de Robert Browning (1845-1861). Traduit par E. de Saint-Segond. Jeheber, Genève, 3 fr. 50.

Livre touchant et vécu ; peut être mis entre toutes les mains.

LES PRIMES DE L'ÉDUCATEUR

Nous nous permettons d'attirer l'attention de nos collègues sur les occasions que leur offrent, cette année comme les précédentes, les *primes de l'Éducateur*.

ALMANACH PESTALOZZI

L'Éducateur a dit déjà dans son dernier numéro le bien que nous pensons de cet agenda de l'écolier. Organe de la Romande, *l'Éducateur* recommande vivement à ses lecteurs de faire bon accueil à l'exemplaire qui leur est adressé au prix exceptionnel de 2 francs et qu'accompagne une circulaire du Bureau de la S. P. R.

TABLE DES MATIÈRES

Articles de fond.

Boschetti-Alberti, M. L'école sereine à la prise de Jéricho, 330. La discipline dans la liberté, 345. — *Bovet, P.* Dans les écoles rurales du Maryland, 201. Au pays du message de paix, 377. — *Briod, E.* Distinguons ! 135. — *B., M.* A propos d'enseignement sexuel, 129. — *Chantrens, M.* Les instituteurs et l'Université, 49. Le rôle de nos collègues communaux, 302. Collèges et écoles primaires supérieures, 383. — *Chessex, A.* Isolement ou collaboration ? 1. Une expérience à poursuivre, 113. Malentendus, 137. Pour l'enseignement de l'histoire, 249. Pour l'enseignement du français, 265, 317. — *Chevallaz, G.* Les instituteurs et l'Université, 33. Collèges communaux et classes primaires supérieures, 350. — *Dr Curchod, E.* La surdité à l'école, 169. — *Descœudres, A.* L'histoire de la Société des Nations, 145. Les « Souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse » d'Albert Schweitzer, 313. — *Evard, M.* Hérité et éducation, 65, 81. — *Hartmann, N.* Une visite à l'école Montessori de Mme Boschetti à Agno, 53. — *Jeanrenaud, H.* Résultats de nos concours, 17. — *Meylan, L.* La méthode Montessori, 217. — *Oltramare, A.* Sébastien Castellion, 297.

Chronique scolaire.

Baudat, C. Une école en plein air à Paris, 121. — *Baudraz, H.* La société du musée scolaire de la Tour-de-Peilz, 89. — Les femmes de Versvey, 175. — Bureau international d'éducation, 231. — Centenaire de la mort de Pestalozzi, 175, 224. — *Chessex, A.* Examens, 74. Au Congrès de Porrentruy, 341. — *Claparède, J.-L.* L'éducation et la paix, 322, 340. — Divers, 231. — Pro Juventute, 352. — Douze héros et un lauréat, 386.

Questions de programmes et de méthodes.

Barbier, C. ; Dudan, C. ; Mogeon, L. La sténographie à l'école primaire, 259. — *Baudat, C.* Gymnastique et promenade, 213. — *Cantova, L.* Orthographe et